

Sire,

Je fais hommage à Votre Majesté du mémoire que j'ai pris la liberté de lui annoncer ; il contient le résultat d'observations très réfléchies sur la situation de la chose publique, de deux années d'une expérience profonde dans les mouvements qui ont agité la capitale. C'est au moment où je me dispose à quitter ma patrie, et à me consacrer dans l'éloignement à une retraite absolue, que je me suis prescrit le devoir de mettre sous vos yeux, Sire, le tableau de mes alarmes, celui de mes vœux et l'expression de la vérité.

Je ne me permettrai sûrement pas d'accuser la nature des moyens dont Votre Majesté a jugé à propos de s'entourer depuis le commencement des séances de l'Assemblée actuelle, puisque je ne peux les juger que par des résultats qui sont peut-être l'effet de la mauvaise fortune qui nous persécute; mais je ne puis me défendre de penser qu'on a trop négligé les projets de captation qui avaient été présentés il y a sept mois ; que si, à cette époque, on serait assuré, par un traitement de tous les mois, d'un nombre de députés qui s'offraient d'eux-mêmes à ce genre de service, on aurait évité les écarts dans lesquels le dépit les a fait tomber. On a trop hésité à se décider sur des dépenses modérées, et cette fausse économie a peut-être mis dans la triste nécessité de prodiguer aujourd'hui, avec plus de dépenses, des moyens qui tout à la fois auraient été moins dispendieux et auraient produit plus d'effet.

La fermentation est au comble maintenant ; le salut de l'Empire, le trône de Votre Majesté, son existence individuelle, celle de sa famille, tout est confusément abandonné au hasard de ce qui arrivera d'ici quinze jours. Les factieux, enivrés de leurs succès, aveuglés sur leur propre situation, ne songent seulement plus à la calculer ; ils ne sentent que la nécessité de tout renverser, pour trouver dans les débris de la monarchie des moyens individuels d'échapper au sort qu'ils ont mérité.

Les ministres vont se livrer à des efforts trop tardifs et dirigés par une sorte d'inexpérience. Ce qu'on pouvait faire il y a trois semaines, n'a plus été possible à entreprendre huit jours après. Chaque jour, chaque instant nous enfonce dans l'anime, et cependant mes yeux continuent de se reposer sur une phalange de serviteurs zélés, qui ont reçu des bienfaits de Votre Majesté dans les six premiers mois de l'année dernière, et qui, malgré l'abandon où on les a laissés, sont restés fidèles à la reconnaissance, et pénétrés du désir de se sacrifier encore pour le service particulier de Votre Majesté qui peut être, séparée de la chose publique, si mal aisée à défendre.

Ces serviteurs, Sire, sont bien connus de Votre Majesté. Elle est à portée de les voir souvent promener l'inutilité de leur zèle dans les entours du château, sur la conservation duquel ils aimeraient à veiller : ils se hasardent isolément dans les lieux publics ; mais ils manquent de moyens pour être soutenus, et ils voient avec douleur la maladresse de ceux qui les remplacent.

Dans cet état, je ne me permets donc plus de supplier Votre Majesté d'accorder son attention au mémoire que je lui sou mets, d'engager Sa Majesté la reine à daigner en prendre lecture ; ma récompense sera dans l'opinion qu'elle prendra de la pureté de mes intentions.

Je suis avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté, le très humble, très obéissant et très fidèle serviteur et sujet.

Talon.

Talon au roi, 27 juillet 1792.

Antoine Omer Talon. Député de la noblesse.